

## Défense et illustration de la diplomatie

Pasquale Baldocci

Défendre la diplomatie alors que tout semble la conspuer et conspirer contre elle peut paraître ardu sinon anachronique. Il s'agit avant tout de la diplomatie de carrière, et non des fonctions conférées à titre temporaire ou transitoire à des personnes appartenant au monde politique, industriel, financier ou militaire. Après Machiavel et le portrait qu'il dresse de César Borgia, «pacificateur» des Romagnes, la diplomatie n'a cessé d'être accusée des crimes les plus infâmes: hypocrisie, mensonge, fausseté, roublardise, tromperie, trahison. Les adversaires de Catherine de Médicis, reine régente pendant la minorité de son fils, la disaient «conçue de l'esprit de Machiavel». Jusqu'à nos jours le qualificatif de Florentin conserve une nuance péjorative.

Les diplomates sont parfois tournés en dérision dans la littérature: sous les traits des courtisans Rosencranz et Guildenstern, Shakespeare confond diplomatie et coutumes de cour en associant les deux gentilshommes chargés de reconduire Hamlet à la raison, à la rhétorique élogiative de Polonius. Un siècle plus tard la Grande Catherine demande à son cousin de lui envoyer comme ambassadeur un beau jeune homme joufflu et su teint rose.

En contraste frappant, le Français s'affirme comme langue des relations internationales après la domination incontournable du Latin. Le style, les règles de conduite, l'élégance de l'illuminisme rayonnent dans l'Europe entière, tandis que la langue des diplomates français prends la relève des Vénitiens, fondateurs incontestés au XV siècle de la diplomatie moderne, considérée comme un art autant qu'une science. Leur habileté affleure de leurs relations et dépêches, traduites et définies exemplaires dans des traités de littérature politique tels que les ouvrages de Bragaccia et de Wickelfort et de nombreux autres.

Ces premières confluences entre diplomatie et littérature - la voie avait été ouverte par Comynes et Piccolomini - n'ont toutefois pas atténué une méfiance insistante à l'égard des diplomates: l'incident de la dépêche d'Ems, le mépris souvent affiché par Bismarck vers les agents diplomatiques, les négociations secrètes conduisant à des accords dévoilés lors de traités de paix, à la chute d'une dynastie ou d'un régime, n'ont pas contribué à enfreindre cette sourde hostilité..

Le programme de réforme des relations internationales présenté par Wilson à la conférence de paix en 1919 se fondait essentiellement sur l'abolition de la diplomatie secrète en faveur de l'«open covenant». La création de l'ONU et la codification complexe qui l'a suivie, complétée et perfectionnée par le Conseil de l'Europe dans un cadre régional, ont atténué cette opposition, souvent émotionnelle plus que réfléchie. Il ne reste pas moins que le diplomate soit accusé de se jouer en toute occasion des normes de la démocratie. A l'ère de la communication électronique et des logiciels il semble difficile de se soustraire à la transparence, comme l'a révélé l'épisode inattendu mais inévitable de Wikileaks.

De cette profonde révolution des relations entre Etats toujours moins souverains dépendra l'avenir de la communauté des nations et de son centre propulseur, la diplomatie. Une première considération apparaît inévitable: la superficialité avec laquelle Kissinger déclarait superflue la fonction de l'ambassadeur à l'avènement du "téléphone rouge" relève d'une complaisance arrogante et jalouse et d'une concession aux lieux communs les plus abusés. Ce plaidoyer se propose de montrer que la diplomatie reste un élément fondamental et inéluctable de la société humaine et que les innovations technologiques qui se succèdent à un rythme exponentiel ne le supprimeront pas mais l'inciteront à survivre en se modifiant, sans aucunement renier sa vocation de conciliation entre les civilisations et de rapprochement entre les peuples et leurs cultures.

Il paraît évident que l'affaiblissement du pouvoir de l'Etat et la diminution progressive de sa souveraineté, loin de restreindre les valeurs de la diplomatie, lui ouvrent de nouvelles voies et stimulent sa vocation à l'étude des nouvelles sociétés et de leur évolution. Cela ne signifie pas une autonomie croissante par rapport au pouvoir central, mais l'occasion de porter à sa connaissance les résultats d'une analyse incessante du milieu politique contemporain pour tenter une prévision du futur. Jusqu'à présent cette capacité innée des diplomates a surtout profité aux historiens en leur fournissant des sources largement authentiques. Il est en effet regrettable que les gouvernements n'utilisent que trop peu ou trop tard les informations reçues de leurs ambassades et les interprétations qui en découlent.

Une première avancée positive dans l'emploi de la diplomatie relève de son rapport croissant avec le pouvoir militaire. La force des armes et le pouvoir de la parole ont toujours entretenu un lien de complémentarité temporaire, sinon résolutoire. Depuis Clausewitz on soutient couramment que les conflits armés éclatent quand les négociations s'épuisent. Cette succession n'est toutefois pas toujours respectée: il s'avère parfois que la diplomatie poursuit discrètement son œuvre pendant que les combats continuent. L'alternance entre l'effort de persuasion par le discours et l'imposition par la violence n'est au fond que le recours à des moyens extrêmes pour résoudre un différend. Il advient que l'initiative d'une trêve soit prise individuellement, au risque de l'auteur qui n'est protégé par aucune forme d'immunité (Regulus, Hess).

Sur le plan formel la collaboration entre la diplomatie et les forces armées est devenue institutionnelle avec la nomination d'attachés militaires auprès des ambassades, qui représentent les trois armes et jouissent de statut diplomatique. Sur le plan opérationnel il serait toutefois vain de chercher des affinités entre les procédures en cours dans une négociation et les techniques de l'art militaire. La persévérance, la patience et l'attente propres du négociateur sont l'opposé de la rapidité et des décisions inattendues des actions militaires. Cela n'empêche pas que l'usage toujours plus fréquent de formations militaires dans des opérations de pacification ou de maintien de la paix n'implique une coopération plus ou moins étroite, non dépourvue d'une certaine concurrence, entre diplomates et militaires. Ces derniers se trouvent en position avantagée par rapport aux civils, vulnérables aux attentats et enlèvements par des groupes terroristes ou de la criminalité organisée. Cette convergence entre personnels diplomatique et militaire semble destinée à s'amplifier et se perfectionner ultérieurement.

Néanmoins, ce qui différencie davantage la diplomatie de l'armée est bien le pouvoir de la parole. Avec ses insuffisances et ses limites la langue est le principal outil de la diplomatie, presque sa raison d'être: le langage, avec sa capacité de séduire, peut jouer un rôle décisif dans une négociation. Les Chinois l'ont bien compris en se méfiant de l'usage d'une seule langue dans la conduite d'une négociation si elle a lieu dans leur territoire avec le recours à des interprètes hautement qualifiés. Cela permet en outre l'enregistrement des travaux et offre le temps de réfléchir et de préparer la réplique.

La langue dite diplomatique est généralement le reflet d'un équilibre entre les puissances du moment: au Moyen-Age et pendant la Renaissance le Latin a dominé, pour des raisons juridiques autant que culturelles, par la présence active et souvent conciliatrice du Saint-Siège, dont le prestige moral, sinon politique était largement reconnu. Lorsque la flotte et le commerce de Venise, après s'être imposé aux Genoïs dominait les marchés du Levant l'Italien a été temporairement utilisé dans les accords passés entre l'Empire ottoman et la Chrétienté. Les Traités de Westphalie, signés à Munster e Osnabrück furent les derniers actes internationaux rédigés en Latin: trois ans plus tard le Français prend la relève au Traité des Pyrénées. L'hégémonie politique du Grand-Siècle et son éclat dans les lettres et les arts ouvre une période de presque trois siècles aux cours desquels la langue de Racine et de Pascal, qui atteindra sa plus haute expression avec Voltaire et les Encyclopédistes, offrira aux relations internationales un instrument qui ajoutait à la précision du Latin un esprit de finesse et de géométrie particulièrement apte à la flexibilité, à la souplesse et aux nuances du discours diplomatique. Cette suprématie est reconnue jusqu'à la fin du premier conflit mondial: les Etats-Unis se présentent en vainqueurs à la conférence de la paix et leur président, féru de droit international, ignore le Français. En dépit de l'opposition de Clemenceau, l'Anglais se place en position d'égalité à Paris et gagne du terrain à la SDN puis surtout à l'ONU et aux autres organisations internationales. Au sein de l'UE les deux langues se côtoient officiellement au niveau de la coopération politique, alors que l'usage du Français se restreint aux anciennes colonies et à quelques cercles intellectuels. Les efforts gouvernementaux en faveur de la francophonie, envisagée sous l'angle politique plus que culturel, ne semblent pas aboutir à des résultats appréciables, alors que la lusophonie défend mieux ses positions et ses valeurs.

Malgré son apparente stabilité et son prétendu immobilisme, plus que les autres corps de l'Etat la diplomatie doit faire face à un défi dont on ne saisit pas encore la portée et les véritables enjeux. L'érosion constante subie par le dogme de la souveraineté, l'incessante multilatéralisation des relations internationales, la poussée de la mondialisation qui ne perd aucunement son élan entraînent un bouleversement que l'histoire n'a jamais connu dans une telle proportion. Les progrès dans les moyens de transport et de communication survenus au XIX siècle avaient modifié les coordonnées d'espace et de temps, cadre millénaire de la diplomatie traditionnelle; la révolution technologique de la fin du siècle dernier a totalement annulé ces conditionnements en accélérant le rythme de fonctionnement du mécanisme et soumis la diplomatie à un flux d'informations plus vaste et plus rapide. Cela n'offre pas que des avantages: les pauses de réflexion sont réduites et parfois même supprimées, l'analyse et

l'interprétation des événements sont souvent hâtives et les décisions encourent les risques de l'improvisation.

Au-delà de ces procédures imposées, et déjà assimilées, il est indéniable que la diplomatie se cherche et n'a pas encore trouvé un rôle qui lui soit propre, à la hauteur de sa vocation, de ses ressources et de ses capacités. Formellement au service de l'Etat ou d'une organisation composée d'Etats elle se demande si elle ne représente pas tout autant, sinon davantage une culture, voire une civilisation. De très larges horizons se déploient alors vers un nouvel humanisme dont le diplomate pourrait devenir le héraut et le propagateur. Un tel acheminement ne pourrait s'accomplir que dans une paix longue et féconde, telle que l'Europe a réussi à s'assurer dans ces dernières décennies. La diplomatie serait à même de mettre en œuvre ses fonctions opérationnelles à travers des formules nouvelles fondées sur la convergence des grandes cultures.

Quel but serait alors plus noble et plus attendu que celui d'humaniser la mondialisation en l'adressant vers le bien-être, la sécurité et la solidarité des nations?

Un ministre des Affaires Etrangères de la première guerre mondiale avait choisi comme devise: «Quod allis licet, tibi non licet (Ce qui est consenti à d'autres ne l'est pas à toi). Cette norme propose une règle de conduite pour les objectifs à atteindre dans un proche futur.

Belgrade, le 8 novembre 2012